

A propos du rapport SCHNITZLER - DUCHIRON

Chacun de leur côté, un expert forestier alsacien et un cadre enseignant de l'Ecole forestière nationale de Nancy ont demandé à Francis Roucher* ce qu'il pensait de *L'approche écologique et historique du cerf dans le massif vosgien* récemment publiée sur Google par Annik Schnitzler, professeur à l'université de Lorraine à Metz et Marie-Stella Duchiron, expert forestier.. Voici sa réponse.

C'est bien écrit.

La preuve : ma coiffeuse m'a dit qu'elle avait trouvé cela aussi facile à lire que Paris Match et Point de Vue Image du Monde, vous savez, la revue des têtes couronnées (comme les cerfs, d'ailleurs).

Sauf que les haplomachintruc A,B,C, enfin vous voyez ce que je veux dire... Moi, je ne me casse pas la tête. Sans doute un peu vieux jeu, je trouve que Gertrude Stein a eu raison d'écrire : « *A rose is a rose is a rose* ». Pas besoin de parler l'anglais pour penser de même : un élaphe est un élaphe, point à la ligne.

Vous savez, docteur, par rapport aux cerfs, il y a des gens qui sont devenus chauvins. Les Ecossais par exemple. Comme leurs cerfs sont petits, pas lourds avec des bois comme des allumettes, ils disent : « *On n'y est pour rien, c'est une race à part comme les bassets chez le chien* ». Pour faire savant, ils ont rebaptisé la race (on dit « sous-espèce » mais je trouve ça méprisant pour les animaux). En latin ça se dit: *Cervus elaphus scotticus*.

Ah bon ? Là ça me dépasse parce que le latin et moi ! Ces fichus écossais oublient de dire que chez eux, plus de trois cents mille cerfs disputent l'herbage à quelque huit millions de moutons qui eux, accaparent le meilleur, agrostis et pâturin, et délaissent le pire, nard-raide et chiendent. Or dans ces hauteurs appelées *Highlands*, le mouton se vend bien, de même que la semaine de chasse pour londoniens et Continentaux : le beurre et l'argent du beurre, l'un plus ou moins que l'autre en fonction de la conjoncture économique de l'année.

A la plage de Palavas-les-Flots où je vais en vacances, il n'y a pas de cerfs mais plein de dragueurs. Pour avoir la paix (vrai, ma coiffeuse est une belle fille), je prends toujours un copain. Une fois, c'était un naturaliste néo-zélandais. Il s'appelait Bruce Banwell. Il m'a montré la photo d'un cerf colossal portant une ramure démesurée avec tellement de cors qu'on ne pouvait pas les compter. Il m'a dit : « *Tu vois, ça, c'est un cerf d'Ecosse, un Cervus scotticus authentique. Avant la guerre de quatorze, des biches et des cerfs des Highlands ont été transférés jusque dans les alpages d'altitude du Sud de la Nouvelle-Zélande. A l'abri de tout croisement et de toute concurrence alimentaire sérieuse, voilà ce qu'ils sont devenus* ». Et patatras : « Deuxième classe Scotticus, rentrez dans le rang ! ».

Un autre copain de Palavas-les-Flots (j'en ai eu beaucoup, ça m'évitait les locations de chambre), Rory Putman, le chef de la recherche en gestion des Cervidés au Royaume-Uni, m'a dit, pince sans rire : « *L'on se demande si la distinction de plus en plus pointilleuse entre*

*Ancien membre du Conseil National de la Chasse et de la Faune Sauvage (1998-2002), Francis Roucher a été maître de conférences agrégé en chirurgie à Grenoble. Il est membre de l'UICN et de la British Deer Society. Il a mené des opérations de restauration de l'harmonie Cervidés-Forêt en France, en Suisse et en Wallonie. Il a été chargé de cours au Centre de Formation de l'Office National de Forêts (2005-2007).

Il explique au propriétaire-sylviculteur ce qu'il doit connaître du cerf avant de lire ce rapport.

sous-espèces de cerfs ne reflète pas un patriotisme local plutôt qu'une réelle signification taxonomique. Bien que Cervus elaphus canadensis - appelé maral en Asie du Sud Est et wapiti en Amérique du Nord – soit étonnamment proche du cerf européen sous tous les aspects à part la taille et le poids, il est considéré comme l'unique sous-espèce du cerf élaphe ». Toujours à Palavas, un copain de plage allemand dénommé Christian Oswald avait examiné des dizaines de milliers de carcasses et de ramures de cerfs élaphe d'Europe de l'Ouest, de l'Est et des Balkans. Il m'a confié dans le creux de l'oreille que si les cerfs d'Ecosse et d'Espagne sont moins massifs et moins boisés que ceux de Hongrie, c'est tout simplement parce qu'il en a beaucoup trop pour ce qu'ils trouvent à manger là où ils sont. Il a raison. L'épanouissement corporel spectaculaire des modestes cerfs de Chambord introduits au parc national des Cévennes et celui des cerfs des forêts d'Europe de l'Ouest acclimatés dans la pampa de Patagonie le confirme. Les uns et les autres sont devenus aussi grands que ceux des Balkans. Alors ce cerf vosgien un peu fin de race, ne conviendrait-il pas de l'envoyer en cure thermale dans l'une ou l'autre de ces vastes contrées ?

Ma coiffeuse se demande d'où peut bien provenir la fixation inopinée de certains sur la pureté de race du cerf des Vosges. Tout en maniant les ciseaux, elle a acquis de la culture, ma coiffeuse. Elle a même entendu parler de *l'Essai sur l'inégalité des races* du comte de Gobineau (1855). Il inspira Outre-Rhin le culte de la *race des seigneurs* appliqué non seulement à l'homme aryen blond aux yeux bleus (d'où haras et pouponnières) mais aussi aux cerfs à trophée sélectionnés à Rominten, la chasse du maréchal Goering. Tout n'est pas forcément bon à copier chez les voisins de notre belle Province, fût-elle à l'occasion germanophone mais certainement pas germanisée. Tous les cerfs de France sont de sang mêlé (avec ou sans signature chromosomique) tant les échanges volontaires ou spontanés de cerfs se sont multipliés d'un pays à l'autre sans discontinuer depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours. Seul le cerf des Vosges aurait fait exception ? A vérifier. Car en 1883, le Kaiser Guillaume II ne fit-il pas introduire dans sa réserve de chasse de plus de mille hectares en forêt de Haslach des cerfs d'Europe centrale (jusqu'à 16 aux 100 ha) pour « renforcer le sang » du *Vogesehirschele*, le petit cerf vosgien ? Personne n'ignore qu'aucune clôture n'est longtemps étanche.

Ah, cette génétique qui monopolise tant de microscopes électroniques et d'ordinateurs ! A la mesure de son innocence, ma coiffeuse en devient féroce. Un jour, elle s'est vue servir au petit déjeuner des œufs au plat en cuisine moléculaire issus d'une ferme « bio » des Chaumes vosgiens dénommée « La Déhenne ». Même à force de bacon et de ketchup, elle n'a pas pu les avaler. A quand le retour de la bonne vieille histoire naturelle pour amateurs émerveillés ? Laissons un instant ma coiffeuse à son ouvrage et posons-nous quelques questions.

Intermède

Annik Schnitzler est sympathique et agréable à voir.

Elle est aussi fort érudite à la mesure de sa fonction officielle, et appréciée par ses lecteurs. Elle a, comme on dit, les mains propres.

Mais à part les colloques, les revues à comité de lecture et Internet, a-t-elle jamais manié la bêche et le pic, la faux et la fourche, le râteau et le sécateur, le piolet et les crampons, la hache et la tronçonneuse sinon la carabine ? A-t-elle même approché, suivi et colligé les cerfs du mont Lozère, ceux de la montagne de Lure qui brament *avé l'assang* du Midi, ceux de Chambord, ceux du Vercors et de la Chartreuse, ceux de Vibraye, ceux des forêts alsaciennes

et ceux d'Ermenonville, ceux du Devon et de la Cornouaille, ceux des monts Grampians aux abords du loch Ness et ceux de la Transylvanie ? A-t-elle torturé ses semelles dans les hummocks herbeux des Alpes néo-zélandaises et chevauché la pampa argentine du côté de Bariloche, observé les wapitis de la sierra californienne et les milliers d'élaphes déambulant dans les prés de Jackson Hole au Wyoming ? A-t-elle conduit des centaines de chasseurs du canton suisse du Jura à peser des carcasses, mesurer des longueurs de mâchoires, fendre des ovaires au scalpel pour dénombrer les corps jaunes et, porté à la tête de vingt-deux associations de chasse communales du massif de Chartreuse, réussi la restauration spectaculaire de la population en voie d'extinction d'un chamois appelé *Rupicapra r. cartusiana* Couturier 1938 ? A-t-elle pendant plus de vingt ans fréquenté et bénéficié de l'amicale confiance de Jean Dorst, dernier successeur de Buffon au Muséum national d'Histoire naturelle, de Paul Pesson, professeur de zoologie à l'INA Paris-Grignon, de Richard Prior et de Jock Cockburn, providentiels Head rangers des Cervidés dans les forêts de la Couronne britannique, d'Hermann Ellenberg et sa ferme expérimentale de Stamham en Bavière, de Dale McCullough avec sa réserve de l'université d'Ann Arbor au Michigan, d'Aleksei Danilkine, chargé des Cervidés sibériens à l'institut Severtzov de Moscou, du Pr Hans-Jürgen Otto en Basse-Saxe, de David Mech, le « pape » du loup, enfin et surtout, de l'ingénieur général du Génie rural, des Eaux et des Forêts Jean de Chancel, chef de la sous-direction de la Chasse au ministère de l'Environnement ? Au début des années quatre-vingt, en me donnant carte blanche, il rendit possible par dérogation ma gestion efficiente des Cervidés (chevreuils et cerfs) sur les 4600 ha des forêts De Dietrich dans les Vosges du Nord. Sans une telle mesure, la régénération artificielle n'aurait pu être convertie en une sylviculture dite « *proche de la nature* » par l'ingénieur EPFZ Brice de Turckheim. Petit trouveur plutôt que grand chercheur patenté, j'ai agi la plupart du temps à mes frais, c'est-à-dire en toute indépendance matérielle et mentale, ne publiant que quand j'avais quelque chose à dire.

Brillante est la présentation du rapport Schnitzler gros de cent-dix pages. Question médias, c'est du pro. On dirait la descente en voiture découverte du président de la République sur les Champs-Élysées un jour de fête nationale. Précédant l'auteur parée de ses titres, marche un porte-drapeau, le journaliste Bougrain-Dubourg, administrateur de Nature-Productions (peu chauds pour escorter le collègue, Brigitte Bardot, son ex, et Nicolas Hulot se sont fait porter pâles). Dans la suite de l'auteur, pavés claquant et sabres cliquetant, le fringant peloton des dix sommités inconnues de sa Garde montée. Enfin, tout en arrière, l'escadron de ses quarante acolytes. « *Wouah, ça a de la gueule !* » s'est exclamée ma coiffeuse depuis la terrasse du Fouquet's.

Tiens, tiens, cette compilation serait-elle financée par la Fédération nationale des chasseurs et par sept Fédérations départementales du Grand-Est ? Il n'y a rien à y redire, ces dernières jouent leur rôle dans la défense des chasseurs et de la présence permanente de leur gibier. Il en va de même du côté de notre talentueuse universitaire. A court de crédits de recherche, on ne va pas cracher sur une enveloppe ! Seulement voilà, en la matière, « universitaire », ça veut dire scientifique et donc sourd à tout intérêt particulier susceptible de gauchir le discours dans le sens attendu par les mécènes. Dès lors faut-il voir le cerf élaphe en général et celui du massif vosgien en particulier avec les bonnes lunettes ? Qui paye est maître. Comment une jeune-femme de cette qualité a-t-elle pu se soumettre aux appétits de sept sultans de l'Orient après leur avoir fait la danse du ventre écolo-socio-historique du ci-devant cerf des steppes devenu l'occupant de forêts désormais grâce à lui luxuriantes ?

A la sixième page du rapport, ma coiffeuse s'est endormie sur l'oreiller. Or elle n'a rien perdu. De ce panégyrique, il n'y a hélas pas grand-chose à retenir. Aussi serons-nous bref. Tout part d'idées au service d'une idole :

1. Les idées : d'abord, « *le cerf est une bête de forêt* ». Faux. Ne sont guère retenues en référence que des études de cerfs continentaux relégués en forêt par les activités humaines. Attention au risque de confusion. Si, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le cerf s'est *accoutumé* à la forêt, en réalité, il n'y a jamais eu *adaptation évolutive*. Nous ne sommes pas aux Galapagos et les cerfs élaphe ne sont pas les pinsons de Darwin.

Ensuite, « *le cerf contribuerait à la biodiversité du milieu* ». Faux. Allez donc examiner les pentes sommitales du mont Lozère au parc national des Cévennes réputé pour ses cerfs : la hauteur des tapis de myrtille, comme rasés à la faucille, y est d'à peine 10 cm au lieu des 40 à 50 cm propres à ce petit ligneux).

Enfin, « *la forêt devrait s'adapter aux besoins du cerf* ». Faux. Cerf et forêt, c'est comme l'huile et l'eau, promiscuité mais jamais fusion.

En France, nos services publics de recherche et nos forestiers privés et publics seraient nuls et bornés, prétend le rapport. Selon lui, les sylviculteurs de l'Hexagone feraient mieux de se consacrer à une « *naturalification* » conforme la doxa d'Annik Schnitzler et de sa cosignataire Marie-Stella Duchiron surnommée par ses collègues *la Jeanne d'Arc de la forêt française*. Quand cette dernière fut admise en 1985 à l'École nationale du Génie rural, des Eaux et des Forêts de Nancy, le mouvement pour une sylviculture « proche de la nature », ancêtre de Pro Silva, avait déjà pris son essor quarante ans auparavant en Allemagne à la fin de la seconde guerre mondiale, en 1945. Mais en fin de compte, qu'est-ce que la Nature, se demande en 1990 le Pr François Dagognet dans son court ouvrage *Nature*, édité à Paris chez Vrin ?

2. L'idole, - d'après un des commanditaires de ce plaidoyer - c'est que « *parmi les espèces gibier, le cerf est l'animal le plus adoré dans le monde entier* ». A défaut de veau d'or, il y a en effet les expositions, les médailles et les catalogues de trophées. L'ouvrage de Bertrand Hell « *Entre chien et loup. Faits et dits de chasse dans la France de l'Est* » publié à Paris par la Maison des sciences de l'Homme décrit de façon passionnante cette sociologie cynégétique locale tout à fait ésotérique. Pour satisfaire aux exigences des chasseurs-électeurs du Grand Est, faudrait-il donc que les cerfs peuplent en nombre inopportun une forêt considérée comme lieu de jouissance tarifée ? « *Je paye. Je tire mon coup. Je me tire et après moi le déluge* ». Il y a des maisons pour ça, disait le président Herriot à la Chambre des députés au siècle dernier. Biaisé par des prémisses discutables, ce rapport est loin de présenter un intérêt proportionné à sa longueur et à sa pesanteur. Prenant du rêve pour de la réalité, il ferait plutôt penser à un conte de fées intitulé « *Annik au pays des spätzle* ». J'ai oublié de qui provient cette fine synthèse : « *Les théories de Mme Schnitzler se réaliseraient mieux en Sibérie que dans les Vosges* ». Voyons maintenant le cerf tel qu'il est.

Ci devise du cerf et de toute sa nature

Les prémices d'une Histoire Naturelle exempte d'assertions mythiques et fantasmagoriques datent du XIV^e siècle. C'est dans le *Livre de chasse* de Gaston Phoebus, ce traité clair au plan rigoureux enseigné aux apprentis veneurs dès l'âge de sept ans, qu'on les trouve. En vénerie, pour forcer *avec grande maîtrise* les sept *Bêtes douces* (herbivores) et les sept *Bêtes mordantes* (sanglier et carnassiers), il était indispensable d'en connaître avec exactitude l'aspect, l'habitat, le comportement et les habitudes. Ce que dicte ce seigneur à ses scribes sent l'humus et provient directement du terrain : « *Je ne veux rien dire dans mon livre qui ne soit droite (honnête) vérité* ». Dans la volumineuse partie consacrée au cerf, il note bien qu'au terme de leur rut « *les cerfs vont au large là où il leur plaît [...] et demeurent dans les landes et dans les bruyères plus souvent qu'au bois [...] et en pays fertile en*

blé, pommes, vigne, regain, pois, fèves et autres fruits et herbes dont ils vivent ». Même le grand Buffon s'est inspiré sans vergogne de Gaston Phoebus au XVIII^e siècle dans le chapitre « *Le Cerf* » de son Histoire naturelle générale et particulière, parce qu'à Montbard en Bourgogne, il y avait du chevreuil mais pas de cerf, réservé, lui, aux chasses de la Couronne.

Mais revenons à ma coiffeuse. A la plage de Palavas-les-Flots, Tim était rigolo. Il m'a montré, dit-elle, une photo de lui-même debout dans la lande écossaise en train de remplir son cahier de notes posé sur le dos d'une impassible vieille biche. Et pas bêcheur ! Timothy Clutton-Brock, qu'il s'appelait. J'ai fini par apprendre qu'il avait été le patron du Groupe d'étude des grands animaux à l'université anglaise de Cambridge classée quatrième au monde après Harvard, Stanford et Berkeley. Oh, là là ! De 1957 à 2004, son équipe et lui ont soigneusement observé (ils le pouvaient, il n'y avait pas de forêt) les cerfs de l'île de Rhum, ancienne chasse du marquis de Salisbury (14 kilomètres sur 13) au large de la côte ouest de l'Ecosse. Ils crapahutaient tous les matins en gros pull-over, en jean et en bottes de caoutchouc dans l'herbe mouillée, souvent sous la pluie froide et les rafales du vent de l'océan. C'est l'honorable Fiona Guinness, jeune héritière de la fameuse bière, qui prenait en rampant les nombreuses photos de ces animaux. Elle vit aujourd'hui dans le Wiltshire à Biddesden House, demeure de la famille Guinness entourée d'un élevage de chevaux de pur-sang arabe. Résultant de près d'un demi-siècle d'observations de terrain, l'étude du cerf rédigée dans un anglais parfait par le groupe de Cambridge est, depuis Gaston Phoebus, la plus complète et la plus documentée des études d'une espèce animale et la plus fiable au monde. Une référence indépassable Les deux livres de Clutton-Brock *Red Deer, Behavior and Ecology of two sexes, 1983* et *Red Deer in the Highlands, 1989*, merveilleusement illustrés à la plume par Priscilla Barrett, sont aisément trouvables en ligne.

Tim m'a raconté qu'au printemps, les biches traînent sur la plage de galets en chopant de jeunes mouettes. Elles les mâchonnent et les avalent plumes comprises, complétant ainsi la ration de protéines indispensable au parachèvement de leur gestation et à l'allaitement de leur faon. Mais quand il m'a dit que d'un certain point de vue, le cerf n'est pas différent du mouton, alors là j'ai cru qu'il se moquait de moi, la petite oie blanche ! Mais non, c'est vrai ! Son équipe a démontré que le système digestif du cerf est semblable en tous points à celui du mouton. Et ce n'est pas tout. Quant il vit dans son habitat originel de steppe et d'herbage aux horizons illimités, le régime alimentaire du cerf élaphe se compose, comme celui des ovins, de près de 90 % de graminées tendres agrémentées de légumineuses, d'herbacées et de 10 % de petits ligneux comme la bruyère callune et la myrtille. L'américain Raymond Boyd qui connaît bien Tim a constaté la même chose chez les wapitis. Empruntant la passerelle jadis asséchée du détroit de Behring, des cerfs venus d'Eurasie ont peuplé tout le continent nord-américain, du Pacifique à l'Atlantique et du Canada au Mexique. C'est par dizaines de millions qu'avant la progression de l'homme blanc vers l'Ouest, se côtoyaient en commensaux cerfs et bisons dans la Grande Plaine appelée aussi en américain *Prairie ou Grassland*. D'après Boyd, leur régime alimentaire comportait jusqu'à 91,7 % de graminées à longueur d'année et pendant l'été, de 10% de dicotylédones et d'herbacées avec un complément de pousses ligneuses en hiver. Image comportementale en miroir de deux côtés de l'Atlantique.

Il en va de même du caractère grégaire du cerf élaphe. Cette espèce est inféodée et donc parfaitement adaptée aux milieux ouverts pour des raisons vitales. Comme notre chamois, le cerf a besoin de voir loin pour sa sécurité et d'être vu par nécessité sociale. Et ceci non seulement pour tenir son rang dans le rite théâtral du rut (durant douze ans de suivi sur une colline près de Banon en Provence, j'ai découvert *l'arène de rut* de quelques arpents exposée au levant que les cerfs et les biches s'étaient véritablement *sculptée* à force d'

abrouissements et de violents défonçages au sein de deux cents hectares denses de jeunes chênes pubescents) ; mais aussi, voir et être vus le reste de l'année pour assurer la structure et la cohésion des groupes de femelles et de jeunes sujets.

Et si nous nous mettions à la place d'un cerf en milieu boisé ?

Ce cerf – que le langage courant désigne comme le roi de la forêt – n'est plus qu'un roi en exil depuis quelques siècles, minuscule fraction de temps par rapport aux rythmes cosmiques de l'Evolution. Et un roi déchu. Pour ces animaux, vivre en forêt, c'est vivre dans la gêne. A quoi bon leur adaptation ancestrale aux grands espaces quand ils ne vivent plus qu'en milieu cloisonné ? Ils se trouvent privés de la possibilité d'anticiper. Dans un paysage rétréci où le regard butte contre l'obstacle végétal, ils sont comme affublés d'oeillères et de myopie. Ne pouvant plus compter que sur l'ouïe et sur l'odorat, ils se tiennent sur leurs gardes en permanence, un agresseur furtif pouvant surgir par surprise. En sous-bois, progressant contre le vent en chaussettes et à pas de loup, il m'arrive parfois de butter sur un cerf endormi couché au soleil après une éreintante nuit de rut. Sursautant, il détale à grand fracas. Par contre, parvenu en rampant dans la bruyère au faîte d'une colline des Highlands, il vous sera loisible d'observer la harde paissant sur le versant d'en face à condition que ses sujets jugent la distance suffisante pour vous tenir à l'œil sans s'alarmer. La vision latérale leur permet de rester vigilants tout en broutant. Rapatrions de prétendus « cerfs de forêt » dans leur habitat originel de steppe ou de prairie et leur naturel reprendra le dessus sans tarder.

Telle est l'espèce encombrante que beaucoup de propriétaires-sylviculteurs ont eu la bienveillance d'admettre sur leur fonds alors que rien ne les y obligeait. Voulant savoir jusqu'à quel point doit se borner cette tolérance, j'ai interrogé en 1983 les responsables des forêts et du grand gibier de cinq pays de l'Est réputés pour la qualité de leurs cerfs : RDA, Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie et Roumanie dont les systèmes rigoureux de « gestion socialiste » étaient pratiquement semblables. Les densités admises s'échelonnaient entre 0,5 au km² en terrain pauvre ou dégradé et 2 au km² en terrain riche en végétation adventice, soit de 5 à 20 aux mille hectares. Même en tenant compte du manque de fiabilité des recensements, cette échelle permet de juger si les effectifs de cerfs dépassent ou non le supportable du point de vue tant écologique qu'économique. Chez nous, les exigences des locataires de chasse outrepassent largement ces bornes admises par les biologistes du gibier. Ainsi s'explique la manipulation d'élus et d'un public largement ignorants par des publications d'apparence scientifique. C'est aussi ce qui mobilise ces défilés de chasseurs et de militants écologistes, leurs alliés objectifs de circonstance, pour protester dans les rues de Strasbourg contre la réduction des effectifs de cerfs jugée pourtant indispensable par les services techniques nationaux dans le massif du Donon.

Personne ne doute de la science forestière de mesdames Schnitzler et Duchiron. Cela dit, dans le *maternalisme dialectique* qu'elles ont élaboré envers le cerf du massif des Vosges, on ne peut pas ne pas relever deux erreurs : la première est de nier que vosgien ou pas, un cerf n'est qu'un cerf ; la seconde, c'est qu'il est illogique de faire de la forêt un édredon pour le dorloter. Dans un boisement dégradé par les Cervidés, il tombe sous le sens qu'une conversion restauratrice ne peut et ne doit commencer qu'au terme d'une réduction drastique et soutenue des effectifs de Cervidés. Inverser l'ordre de ces mesures ne peut qu'aggraver la situation en stimulant la reproduction de ces phytophages. Selon Buffon, « *il est dans l'ordre que la mort serve à la vie et que la reproduction naisse de la destruction* ». Qu'on se le dise ! Et l'on pourrait finalement s'accorder sur cette sentence de l'éminent écologue René Dubos dans *Courtisons la terre*, (Stock, 1980) : « *Nos connaissances et nos sens nous permettent de*

créer de nouveaux environnements écologiquement sains, esthétiquement satisfaisants et économiquement rentables dans lesquels la civilisation pourrait s'épanouir ».

La question à résoudre de nos jours reste celle de la menace que font peser les Cervidés sur la pérennité d'une bonne partie de la forêt, non seulement en Alsace mais dans le reste de la France.

Dégâts de Cervidés en forêt : un demi-siècle pour parler.

Dès 1963, dans l'avertissement prémonitoire de l'ingénieur forestier Henri Daburon consacré aux « *Dégâts de cerf et de chevreuil en forêt* » (Rev. Forest. Fr, 11, p. 860), un sapin pectiné âgé de douze ans et haut seulement de vingt centimètres témoignait déjà de la surabondance des Cervidés dans le massif du Donon. Alors, comment se fait-il qu'en 2016 - soit 53 ans après - non seulement les effectifs de Cervidés ne soient pas encore maîtrisés mais qu'ils continuent à s'accroître et à s'étendre ? Et cela, en dépit de la sur-administration de la chasse et de la multiplication de colloques, de rapports et d'analyses de nos services scientifiques nationaux (ONCFS, CNRS, IRSTEA, INRA, ONF, MNHN) ! Chez nous, quand il y a un problème, on parle, on parle et puis... rien. De cette carence, nous retiendrons trois causes :

1. L'allongement inconsidéré de la saison de chasse au grand gibier passée de trois semaines d'automne à cinq mois, et même onze en Alsace et Moselle en incluant le tir du renard et du sanglier. Conséquences : un « appel d'air » de grand gibier pour occuper les locataires et un dérangement prolongé des animaux qui finissent par prendre tout promeneur pour un chasseur (dans les territoires non ou très peu chassés, les ongulés sont moins craintifs) ;

2. La recherche d'un équilibre (forêt / gibier ou forestiers / chasseurs) comme objectif du plan de chasse. Or qui dit équilibre dit *rapport de force* entre interlocuteurs, l'aiguille de la balance penchant du côté du plateau le plus pesant, (presque toujours celui des représentants des intérêts des chasseurs) ;

3. La pratique de la règle des trois c... dans le mode d'élaboration du plan de chasse annuel sous l'autorité du préfet de département : **c..certation**, **c..sensus**, **c..promis**, qui aboutit à des demi-mesures d'autant plus insignifiantes que le quatrième **c..**, le **c..pétent**, relégué en bout de table de réunion, n'est guère écouté. L'essentiel, la paix dans les chaumières, est ainsi maintenu. Le préfet a rempli sa mission.

Tout au long de ce demi-siècle perdu, les Cervidés rient et la forêt pleure. Et pourtant, dès la fin des années 1960, les éclairages n'ont pas manqué : dès 1968, celui de Richard Prior prescrivant à la Forestry Commission britannique de maintenir les effectifs de Cervidés bien en dessous de la capacité d'accueil du milieu ; - en 1975, celui d'Herman Ellenberg proposant en Bavière de substituer la longueur moyenne de la mâchoire inférieure des animaux abattus aux fallacieux recensements de population ; - et en 1979, celui de Dale McCullough recherchant aux USA *le rendement optimal soutenu* de la biocénose forêt-cervidés grâce à la modélisation des variations d'effectifs en fonction des ressources alimentaires : la fameuse courbe en cloche. A la suite de quoi, dès 1982 au Symposium Chevreuil du Conseil international de la chasse en Autriche à Altenfelden chez le prince Reuss, le Dr Francis Roucher présente après trois années de mensuration, plus de 1 700 longueurs de mâchoires de chevreuils adultes issues de 23 départements français et de 6 pays d'Europe. Constat : à faible densité, les chevreuils sont plus grands qu'à forte densité. On s'en doutait mais il fallait le montrer. Le Système étant figé, la meilleure façon de faire était d'en sortir.

Dégâts de Cervidés en forêt : un quart d'heure pour agir

Protégé que j'étais en 1981 par Jean de Chancel depuis le ministère de l'Environnement, c'est le temps que m'a prise l'obtention du feu vert de Mr Gilbert de Dietrich pour traiter en urgence les 4 600 ha de forêts des Etablissements du même nom atteints de *Phytophagite aigüe généralisée*. Il ne fallait pas que la main tremblât. Voici le protocole opératoire : mettez dehors les locataires de chasse inefficients. Prenez les quatre gardes-forestiers maison. Faites leur supprimer tout poste d'affouragement et tout grillage de protection des plantations ou des régénérations. Munissez-les de sarbacanes de bonne trempe et de suppositoires métalliques soft-nose de 7 mm de diamètre. Faites leur augmenter de 500 % - sans choisir et sans hésiter - la dose de purge annuelle des effectifs pendant huit ans. N'écoutez-pas le qu'en dira-t-on dans les estaminets. Plus vous administrez de suppositoires, plus vous aurez de nouveaux patients à traiter. De chacun des sujets abattus, extrayez et enregistrez avec soin le poids, la longueur de mâchoire et l'état des ovaires : ça pourra intéresser un matheux. Dans vos triages, faites des *jardins à chevreuils*, petits enclos à claire-voie ne laissant pas pénétrer le cerf. Laissez mijoter et observez l'évolution des végétaux de part et d'autre de la clôture. Débarrassez sans sourciller vos triages du premier cerf venu, *ce saboteur* au dire de Monsieur l'ingénieur forestier en charge. Quand le propriétaire maîtrise les Cervidés sur son fonds, tout va.

Dès les premières années, on aurait dit qu'une fée était passée par là. La ronce et le framboisier réapparaissaient, le hêtre et le pin se régénéraient de ci-de là sans protection, les faons devenaient plus nombreux et les chevrettes *jährling* prenaient du poids et de la taille. Réalisant alors qu'une conversion en futaie irrégulière mixte à couvert continu en régénération naturelle devenait possible, Brice de Turckheim, chargé du domaine, était aux anges. Il reconnut publiquement et de façon répétée que sans la dérogation ministérielle que j'avais décrochée, ses espoirs étaient compromis dans cette forêt composée de blocs équiennes mono-spécifiques en régime de régénération artificielle. N'étant pas du sérail, l'auteur du présent article s'est fait obligation de publier cette nouvelle forme de gestion intégrée forêt-cervidés sans recensement d'effectifs : d'une part en anglais aux congrès de l'Union Internationale des Biologistes du Gibier en 1985 à Bruxelles et en 1991 à Gödölö en Hongrie, d'autre part chez nous dans la Revue Forestière Française en 1991 et 1992, enfin et surtout dans *Chevreuils d'hier et d'aujourd'hui*, 2^e édition, Gerfaut, pour le grand public. L'opération fut imitée dix ans après dans l'esprit du mouvement Pro Silva sur les 7 000 ha de la forêt de la famille Hatzfeld-Wildenburg en Rhénanie-Palatinat. Le propriétaire calcula que chaque chevreuil prélevé rapportait 2 000 euros à l'économie forestière, ce qui me permit d'évaluer ce que mon intervention avait pu faire gagner aux Etablissements De Dietrich sans que j'en tire le moindre profit pécuniaire. Que voulez-vous, c'était ma danseuse ! Hélas, il va sans dire que, sollicité pour audits et projets dans toute la France pour des opérations du même ordre par divers CRPF, par des ministères de l'Environnement, par l'ONF et même par l'Elysée, je n'aie pas pu obtenir, par dérogation, de passer outre préfets, DDAF et Fédérations de chasseurs. Pourquoi ? Parce que même en cherchant bien, impossible de dénicher dans les administrations le moindre clone de l'ingénieur général de Chancel, haut-fonctionnaire exceptionnellement clairvoyant et courageux. Nul n'est prophète... j'ai mieux réussi en Suisse et en Wallonie.

Ce que le sylviculteur doit savoir du tir et des modes de chasse

Il faut de cinq à onze mois à 1 200 000 chasseurs français pour prélever chaque année 1 200 000 pièces de grand gibier, soit en moyenne *une pièce par chasseur et par an*. Brillante pratique du tir, n'est-ce pas ? Et notre permis de chasser national est délivré sans examen de

tir réel. Dans le Jura suisse, chaque postulant doit placer six balles en centre de cible à 150 m de distance dans les trois positions, avec une seule année de rattrapage en cas d'échec. En 1947-1948, mon père était chargé par le Comptoir des Bois à Papier de Sud-Est d'exploiter les forêts de la Souabe à grande échelle en compensation des dommages de guerre. C'est donc dans ce pays que pendant les vacances du secondaire, j'ai tiré mes premiers brocards, chamois et cerfs avec un mousqueton 6,5 x 52 Carcano à balles blindées et sans lunette. J'ai donc vite appris la nécessité d'éviter les coups de longueur et de placer la balle dans la crosse de l'aorte et les oreillettes du coeur pour faire un « sur-place » car je ne disposais pas de chien de sang. Donc viser plus haut et plus en avant que le classique « défaut de l'épaule », ce que conseilla plus tard le Dr Couturier pour le tir des ses innombrables chamois. Essayez, ça marche mais en ne tirant jamais sur animal courant, les Cervidés n'étant pas des faisans de batterie

Mode de chasse le plus répandu, les battues - avec leur rendement validé de 8 à 10 tirs sur animal courant par pièce au tableau, leur lot de blessés-perdus, de dérangement et de quelques accidents mortels – allient sans-gêne, incompetence et bêtise à front de taureau sous couvert de convivialité franchouillarde populaire ou élitiste (au domaine national de Chambord le rendement est un peu moins médiocre : 4/1). Ne nous plaignons pas, j'ai compté jusqu'à 19 tirs par cerf au tableau, lors d'une *monteria* en Espagne : la furia latine, pardi !

Contrairement à ce qu'on avance, la chasse individuelle à l'affut ou à l'approche ne fait pas mieux. En forêts De Dietrich, je participais aux prélèvements comme les gardes. J'ai demandé à ces derniers de noter dans la saison de chasse le nombre de prises rapporté au nombre de leurs sorties, ce qu'ils firent et moi de même. Du côté des gardes, traditionnels chasseurs locaux inhibés par l'esprit de sélection et par la réticence à tirer faons et femelles : 9 à 10 sorties par prise (plus ils sortaient souvent, moins ils voyaient d'animaux pourtant toujours présents). De mon côté, voulant promouvoir le tir aléatoire rapide et sans états d'âme du premier animal vu, appris en Grande-Bretagne : 3 prises par sortie. Résultat pratique, pour prélever cent animaux il fallait aux quatre gardes un total de neuf-cents à mille sorties avec le surmenage en plus tandis que pour l'auteur, il n'en fallait que trente-trois. Lesquels d'entre eux dérangeaient-ils moins la forêt ? Du coup, les gardes augmentèrent leur performance de 50 %. Résultat expérimental que beaucoup de chasseurs auraient du mal à accepter tant ils s'estiment meilleurs que leur voisin : c'est humain !

Aujourd'hui, ces deux modes de chasse sont devenus caducs. Ils sont inadaptés aux importantes réductions d'effectifs qu'appellent les dégâts en forêt. Pour nous mettre à jour, nous devons revenir à la chasse des gens de pied du XIV^e siècle telle que décrite par Gaston Phoebus : la poussée de déplacement calme vers des tireurs perchés ou *traque-affut*. Ce procédé a déjà cours en Wallonie, en Allemagne et en Angleterre Son rendement est égal ou proche d'une pièce par tir à condition d'arrêter en sifflant l'animal qui se déplace. Passionnante à pratiquer et plus efficace, la traque-affut remplit son rôle de façon beaucoup moins fréquente que les bruyantes et barbantes battues-loteries. Essayez, vous serez conquis. Pour ce faire, vous pourriez poser votre candidature pour une séance sur le terrain auprès de Mr l'ingénieur René Dahmen, chef du cantonnement d'Eisenborn, département Nature et Forêt (DNF) du service public de Wallonie : rene.dahmen@spw.wallonie.be .

L'analyse du rapport Schnitzler-Duchiron m'a donné l'occasion de révéler aux sylviculteurs les aspects de l'histoire naturelle du cerf qu'ils connaissent mal mais qui déterminent la façon de le gérer. Un homme averti en vaut deux. Vous trouverez sur [Philippe Blerot et Francis Roucher Youtube 26'](#) l'entretien que le directeur du DNF de Wallonie est venu faire depuis Namur jusqu'à mon domicile près de Grenoble en août 2013 au sujet du cerf et de mon

ouvrage *Cervidés et forêt. Rétablir une harmonie* édité par AgroParisTech-Nancy. Excellente présentation et grand succès au colloque forêt-gibier de Namur avec une série de diapos très didactiques en fin d'entretien. Et laissons le dernier mot à quelqu'un qui pense juste.

La Sagesse, dit ma coiffeuse, elle est où, la Sagesse ?

Pas dans l'équilibre bancal entre forces antagonistes mais dans l'harmonie entre bonnes volontés. L'harmonie, ça fait poétique ? En fait, c'est mathématique. C'est la combinaison de trois notes de longueur d'onde différente mais consonantes. Do-mi-sol, accord agréable à l'oreille. « *Au dessus de l'équilibre, il y a l'harmonie. Au dessus de la balance, il y a la lyre* » disait Victor Hugo. Forestiers, chasseurs, écologues, éliminons vanités, égocentrismes, cupidité et tromperies. Que chacun y mette du sien en servant le bien commun dans le respect mutuel. Chantons en chœur la gloire d'une nature mise en valeur ! Et laissons-nous guider par le bon sens de ma coiffeuse.